

Zeitschrift:	Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber:	Adolphe Henn
Band:	4 (1897)
Heft:	5
Artikel:	W.-A. Mozart, enfant à Genève, en 1766 : voyages artistiques du jeune musicien à Vienne, Paris, Londres, en Hollande et en Suisse [suite]
Autor:	Kling, H.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068428

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cet usage, consacré par une longue série de siècles, consiste en ce qu'à certains jours, les garçons d'un village vont passer une partie de la nuit auprès des filles dont ils recherchent l'alliance. En arrivant chez l'une d'elles, le garçon débite un discours pour être admis auprès de celle qu'il a choisie. Cette demande et la jeune fille sont les sujets de la chanson. Ce qu'il y a de singulier dans cet usage, c'est que la jeune paysanne qui refuserait de s'y soumettre serait déshonorée, parce qu'on lui soupçonnerait des intrigues secrètes.

Il ne faut pas oublier de mentionner les *coraulas* du canton de Fribourg, espèces de mélodies d'un genre particulier qui semblent avoir plus de rapports avec certains airs des paysans russes qu'avec ceux de la Suisse. Quelques compositeurs de ce pays ont voulu dans ces derniers temps créer une musique nationale moderne en lui donnant les formes actuelles de l'art. Le mélange qui résulte des fragments d'anciennes chansons avec ces formes plus jeunes est dépourvu de charme et d'originalité.

X. X.



W.-A. Mozart, enfant

A GENÈVE EN 1766

*Voyages artistiques du jeune musicien à Vienne, Paris
Londres, en Hollande et en Suisse.*

(SUITE)

De ce second séjour à Paris, Grimm nous a laissé dans sa correspondance littéraire, un fidèle tableau, qui résume fort bien le degré de talent où était alors parvenu notre jeune héros. Voici cette seconde lettre :

« Nous venons de voir ici les deux aimables enfants de M. Mozart, maître de chapelle du Prince archevêque de Salzbourg, qui ont eu un grand succès pendant leur séjour à Paris en 1764. Leur père, après avoir passé près de dix-huit mois en Angleterre et de six mois en Hollande, vient de les reconduire ici, pour s'en retourner à Salzbourg. Partout où ces enfants ont fait quelque séjour, ils ont réuni tous les suffrages et causé

de l'étonnement aux connaisseurs. M^{lle} Mozart¹, âgée maintenant de treize ans, d'ailleurs fort emballie, a la plus belle et la plus brillante exécution sur le clavecin ; il n'y a que son frère qui puisse lui enlever les suffrages. Cet enfant merveilleux a actuellement 9 ans². Il n'a presque pas grandi, mais il a fait des progrès prodigieux dans la musique. Il était déjà auteur et compositeur de sonates, il y a deux ans ; il en a fait graver six depuis ce temps-là à Londres, pour la reine de la Grande Bretagne ; il en a publié six autres en Hollande, pour M^{me} la princesse de Nassau Weilbourg ; il a composé des symphonies à grand orchestre, qui ont été exécutées et généralement applaudies ; il a même écrit plusieurs airs italiens, et je ne désespère pas qu'avant qu'il ait atteint l'âge de douze ans, il n'ait déjà fait jouer un opéra sur quelque théâtre italien.

Ayant entendu Manzuoli³ à Londres, pendant tout un hiver, il en a si bien profité, que, quoi qu'il ait la voix excessivement faible, il chante avec autant de goût que d'âme. Mais ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est cette profonde science de l'harmonie et de ses passages les plus cachés, qu'il possède au suprême degré, et qui fait dire au prince héritaire de Brunswick, juge très compétent en cette matière comme en beaucoup d'autres, que des maîtres de chapelle consommés dans leur art mourraient sans avoir appris ce que cet enfant sait à 9 ans. Nous lui avons vu soutenir des assauts pendant une heure et demie de suite avec des musiciens, qui suaien à grosses gouttes, et avaient toutes les peines du monde à se tirer d'affaire avec un enfant, qui quittait le combat sans être fatigué. Je l'ai vu sur l'orgue dérouter et faire taire des organistes qui se croyaient fort habiles. A Londres, Bach⁴ le prenait entre ses genoux et ils jouaient ainsi de tête alternativement sur le même clavecin deux heures de suite, en présence du roi et de la reine. Ici, il a subi la même épreuve avec M. Raupach, habile musicien, qui a été longtemps à St-Pétersbourg et qui improvise avec une grande supériorité.

On pourrait s'entretenir longtemps de ce phénomène singulier. C'est d'ailleurs une des plus

¹ Maria-Anna, née le 30 juillet 1751, à Salzbourg, avait à cette époque quinze ans. Elle mourut le 29 octobre 1829.

² L'illustre compositeur était né le 27 janvier 1756, à Salzbourg, comptait alors non neuf, mais dix ans !

³ Manzuoli (Jean), chanteur distingué de l'ancienne école italienne, naquit à Florence vers 1720. On ignore la date de sa mort.

⁴ Bach (Jean-Chrétien), onzième fils du célèbre Jean-Sébastien, né à Leipzig en 1735 ; mort à Londres en 1782.

aimables créatures qu'on puisse voir, mettant à tout ce qu'il dit et ce qu'il fait de l'esprit et de l'âme avec la grâce et la gentillesse de son âge. Il rassure même par sa gaité contre la crainte qu'on a, qu'un fruit si précoce ne tombe avant sa maturité. Si ces enfants vivent, ils ne resteront pas à Salzbourg. Bientôt les souverains se disputeront à qui les aura. Le père est non seulement habile musicien, mais homme de sens et d'un bon esprit, je n'ai jamais vu un homme de sa profession réunir à son talent tant de mérite. ⁴

En passant par Dijon et Lyon, la famille Mozart arrivait à Genève vers la fin du mois d'août 1766.

Ce fait est confirmé par deux lettres, l'une du père Mozart, datée de Munich du 16 novembre 1766, où il dit : « Nous nous arrêtames quatre semaines à Genève où la révolution était alors dans toute sa violence, nous avons tenu bon ». La seconde lettre de Marianne Mozart, fixe à trois semaines la durée de leur séjour à Genève.

Notre ville, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle était fort courue. On y venait voir Voltaire surtout¹.

Léopold Mozart avait pris pour règle générale de ne fréquenter dans ses voyages que l'aristocratie et les personnes de marque. Il voyageait noblement, c'est-à-dire, en chaise de poste particulière. A leur arrivée ici, la famille Mozart descendit à l'Hôtel des Balances.

A cette époque la discorde régnait en ville : les conseils et leurs partisans, qui furent désignés sous le nom de *négatifs*, tandis que leurs adversaires avaient pris celui de *représentants* se disputaient alors avec acharnement, les amis du conseil estimaient que celui-ci avait le droit de rejeter les représentations.

Il est probable que le père Mozart devait suivre avec une certaine curiosité cette querelle d'intérieur du petit ménage genevois. Ce qui ne l'empêchait pas de présenter ses civilités au résident français *Hennin*, aux Syndics de la ville, au procureur général *Tronchin*, l'auteur des fameuses « *Lettres de la campagne*. »

En outre, les jeunes musiciens illustres étaient

admis à se faire entendre dans la célèbre *Société de Dimanche* qui se composait de Mesdames *Diodati-Tronchin* ; *Tronchin-Boissier* ; *Turettini-Boissier* ; *Galiffe-Naville* ; *Jolivet-Waldkirch* ; *Favre-Cayla* ; *Senebier-de Morsier* ; *Plamtamour-Jalabert* ; *Falquet-Sales* ; *Claparède-Gallatin* ; etc.

En dehors du cercle aristocratique, la plupart des femmes de syndics ou de conseillers d'Etat avaient leur « *assemblée* », soit jour spécial de réception, où étaient admis tous les étrangers de distinction en séjour ou en passage à Genève ; il va sans dire, que dans ces réunions l'accueil que reçut la famille Mozart fut extrêmement chaleureux et le talent des enfants du maître de chapelle salzbourgeois excita ici, comme partout ailleurs, le plus vif enthousiasme.

En outre, nos voyageurs eurent l'honneur d'être présentés à M. le chevalier *Beauteville*, ambassadeur de France en Suisse, à MM. *Ouspourgerer* et *Sinner*, de Berne, ainsi qu'à MM. *Escher* et *Heidegger* de Zurich venus à Genève de la part de leurs souverains en qualité de médiateurs pour écouter, avec une patience infinie, les griefs de la bourgeoisie qui s'était fait représenter par vingt-quatre commissaires, et les réponses ou les observations du conseil pendant la plus grande partie de l'année 1766.

Dans ce temps-là, les productions musicales dans une soirée de réception genevoise étaient très modestes : l'impression de la musique était encore dans l'enfance, on se contentait de la copie des pièces soit vocales, soit instrumentales qui avaient le don de plaire aux amateurs ; aussi les copistes de musique faisaient de brillantes affaires ; nous voyons même *Jean-Jacques Rousseau* copier de la musique pour gagner sa vie.

On chantait alors quelques *airs* tirés des tragédies lyriques de Lully, Charpentier, Campra et Rameau, de « *La Serva padrona* » de *Pergolèse*, de *Titon et l'Aurore* de *Moudonville*, et d'autres ; puis des *ariettes* du *Devin du village* de J.-J. Rousseau, donné en 1752 et dont le succès fut universel, enfin des romances et des chansons ; on jouait en outre des pièces de clavecin seul ou quelques fois avec accompagnement de flûte ou de violon.

On comprend aisément que l'exécution pleine de feu et d'une distinction extraordinaire de l'enfant sublime Mozart, ait produit le même effet que celle, soixante années plus tard, du jeune pianiste Franz Listz qui fut aussi un virtuose précoce.

Au moment du séjour de la famille Mozart à Genève, il y avait deux musiciens genevois très

¹ Catholique zélé et très fervent, le père Mozart se gardait de rendre visite à Voltaire, le patriarche de Ferney était pour lui l'Antechrist. Lorsque Voltaire mourut à Paris en 1778, le jeune Mozart y séjournait à la même époque. Voici en quels termes il informe son père de l'événement, (3 juillet 1778) :

« Maintenant je vais vous donner une nouvelle, que vous savez peut-être déjà, c'est que l'impie, le maître fourbe *Voltaire* est crevé, pour ainsi dire, comme un chien, comme une brute... Voilà sa récompense!... »

On voit par cette citation, que Voltaire n'était pas précisément tenu en odeur de sainteté dans la famille Mozart.

distingués, dont la réputation s'était étendue au dehors. Le premier, Gaspard Fritz¹, violoniste hors ligne, avait étudié la musique à Turin, sous la direction artistique du fameux Somis, célèbre virtuose sur le violon. Gaspard Fritz exécutait les morceaux les plus difficiles, cependant ses compositions ainsi que son jeu excitaient plus l'admiration que le plaisir de ses contemporains.

Le second, Jean-Adam Serre², était un excellent théoricien musical qui a écrit et publié deux volumes sur les principes de l'harmonie, de la basse fondamentale et de l'origine du mode mineur, etc., qui contiennent d'ingénieux aperçus.

Après être restée trois semaines à Genève, la famille Mozart quittait notre ville, enchantée du pays et de ses habitants.

La première étape fut Lausanne, où la famille séjourna cinq jours. Reçus avec distinction par le prince de Wurtemberg et d'autres grands personnages en séjour dans cette ville, le jeune Mozart et sa sœur Marianne enthousiasmèrent leurs auditeurs.

Le journal « *Aristide ou le Citoyen* » qui paraissait à Lausanne, contient dans son numéro 26, un discours qui avait été prononcé le 11 octobre 1766, dans une réunion de savants lausannois³.

L'orateur s'exprima ainsi :

Edera crescentem ornata poetam

VIRGILE.

(Jetez quelques fleurs sur ce jeune artiste.)

« Je ne doute pas, Messieurs, que vous n'ayez entendu le jeune Mozart, et je suis persuadé qu'il aura fait sur vous la même impression que sur toutes les personnes à qui la nature a donné des organes capables d'apprécier les productions des beaux-arts. Vous aurez vu avec autant de surprise que de plaisir un enfant de neuf ans⁴, toucher du clavecin comme les grands maîtres, et ce qui vous aura encore le plus étonnés, c'est d'apprendre par des personnes dignes de foi, qu'il en touchait déjà supérieurement il y a trois ans; c'est de savoir que presque tout ce qu'il joue est de sa composition; c'est d'avoir trouvé dans toutes ses pièces et même dans ses fantaisies, ce caractère de force qui est le sceau du génie, cette variété qui annonce le feu de l'ima-

¹ Né à Genève en 1716 et mort en 1782.

² » » 1704 » 1788.

³ Nous donnons ici, en entier, pour la première fois ce discours qui, mentionné par quelques biographes de Mozart, n'a jamais été publié.

⁴ C'est 10 ans qu'il faut lire; décidément on tenait à faire passer Mozart pour plus jeune qu'il n'était en réalité!

gination, et cet agrément qui prouve un goût sûr; c'est enfin de l'avoir entendu exécuter les morceaux les plus difficiles, avec une aisance, une facilité qui surprendraient même chez un musicien de trente ans; et vous vous serez peut-être fait la même question que j'ai ouï faire à nombre de gens: *le comprenez-vous?*

Il me semble qu'il y a autant de sottise à ne s'étonner de rien, qu'à s'étonner de tout: voir des phénomènes sans chercher à s'en rendre raison, est un caractère d'imbécillité. J'ai beaucoup vu notre jeune musicien, je l'ai observé attentivement, et je hasarde ici quelques idées qui ne sont peut-être pas aussi étrangères à votre place, je l'imagine, qu'elles le paraissent d'abord. La solution du jeune Mozart, si vous voulez me permettre cette expression, tient à la question générale de la liaison entre l'homme moral et l'homme physique; elle est d'autant plus intéressante, qu'elle sert à expliquer ce qu'offrent d'extraordinaire, tous les autres enfants chez lesquels on a admiré des talents précoces, pour quelque branche de science, ou pour quelque un des beaux-arts, et rend en même temps raison de ces hommes, chez lesquels une légère occasion a développé, quelque fois fort tard, un talent très supérieur caché jusqu'alors. La même cause, qui ne permettait pas à Ovide, encore enfant, de parler en prose à son père, en lui demandant pardon de ce qu'il faisait trop de vers, et qui forçait Molière à faire des comédies au lieu de garnir des chaises, a formé le jeune Mozart; ils étaient nés Poètes, il est né Musicien. Mais qu'est-ce qui fait qu'on naît Poète, Musicien, ou Peintre? Ce serait à la métaphysique à nous l'apprendre. Mais si, d'un côté, elle nous laisse ignorer comment l'action des objets extérieurs sur nos sens, se communique à l'âme, et laisse dans le cerveau des impressions capables d'en reproduire les images, elle nous démontre en échange plusieurs vérités d'expérience, qui, admises comme principes, répandent un grand jour sur les questions les plus intéressantes de la science de l'homme. Une de ces vérités, c'est que la différence des organes rend une personne plus sensible aux impressions qu'elle reçoit par un de ses sens, qu'à celles qu'elle reçoit par les autres. De deux hommes qui passeront d'un cabinet de tableaux dans une salle de concert, l'un aura été enchanté de quelque chef-d'œuvre d'un grand maître, il continuera à s'en occuper, et n'entendra pas la musique; l'autre, qui avait regardé les tableaux sans les voir, en est dédommagé en sentant vivement toutes les beautés du concert.

Tel qu'une image mise en musique transporte n'en est souvent que peu affecté, si elle est en vers; et Iphigénie à l'autel peut arracher dans un tableau, des larmes à tel autre qui aura vu jouer celle de Racine sans en être ému.

Une seconde vérité qui n'est peut-être qu'une conséquence de la première, c'est que le plus ou le moins de disposition du cerveau à être affecté par les idées, dont ce sens est l'organe, ont que le même objet est vu bien différemment par différentes personnes; il y en a qui aiment les tableaux, sans y apercevoir autre chose qu'un mélange de couleurs qui les flatte, tandis que l'œil peintre en saisit sur le champ toutes les beautés; et pour sortir des beaux-arts, l'enfant ordinaire, en regardant avec plaisir un oeillet, voit seulement s'il est rouge ou blanc; l'enfant destiné par la nature à être botaniste aperçoit quelques-uns des caractères de la fleur; il lui en échappe un plus grand nombre que «Tournefort» saisissait à sept ans d'un coup d'œil.

Une autre observation importante, c'est que, quoiqu'il ne soit pas ni certain ni même probable, que les différentes classes d'idées aient leur département particulier dans le cerveau, la nature a cependant voulu qu'il y eût un enchaînement étroit entre les idées du même genre, entre celles que nous devons au même sens, entre celles qui nous sont arrivées en même temps, dans le même lieu, dans les mêmes circonstances, de façon que l'une venant à être réveillée rappelle toutes les autres.

Il est encore prouvé, que, comme une partie du corps acquiert, par la réitération fréquente de certains mouvements, la facilité de les exécuter avec une vitesse, une force et une précision qui étonnent; l'organisation, mot par lequel je désigne tout ce qui guide à la faculté de penser, l'organisation, dis-je, qui n'est presque occupée que de sensations et d'idées d'un certain genre, peut en tirer un parti que les personnes moins occupées de cet objet, ou dont cette partie de l'organisation est moins parfaite, ne peuvent pas comprendre. J'ajouterai, comme une cinquième vérité, que les impressions très fortes ont sur un cerveau sensible des effets coactifs, qui opèrent des mouvements involontaires, qu'on ne peut point réprimer. La vue d'une machine nouvelle, dont on lui cache le secret, agite le grand mécanicien jusqu'à ce qu'il l'ait découvert; pourquoi l'idée d'un son, et à plus forte raison un son quelconque, ne forcerait-il pas un cerveau que les sons affectent vivement, à s'occuper de musique?

Enfin, je puis établir ici, fondé sur plusieurs

exemples, que chez les hommes doués d'un talent supérieur, il semble que ce qui dans le cerveau est la cause de ce talent, soit la clef de tous les autres qui ne se manifestent que quand il est développé. Corneille était un chétif avocat et passait pour un homme fort au-dessous du médiocre, quand il fit ses premiers vers; l'on sait quelle fut sa carrière poétique! Stone à vingt-huit ans était un garçon jardinier qui ne savait pas lire; il vit calculer un maçon, il était né pour calculer, aussi trois ans après c'était un savant distingué qui éclairait les plus grands géomètres, sur ce qu'il y a de plus difficile en mathématique: à quinze ans, le plus grand mécanicien de nos jours était inapte à tout; sa mère le menait avec elle chez son directeur, il l'attendait dans une antichambre près de laquelle il y avait une grande horloge; le bruit du balancier fixa son attention, il entrevit les rouages à travers les fentes de la caisse, son esprit travailla et c'est cet homme qui, plus tard, devait faire ces chefs-d'œuvre qui étonnèrent l'Europe, dont il est aujourd'hui l'un des premiers académiciens. Le père d'un des plus aimables poètes d'Allemagne, désespéré de ne pouvoir rien apprendre à ce fils, l'envoya pour dernière ressource à la campagne chez un homme renommé pour les éducations de cette espèce; celui-ci ne fut pas plus heureux que les premiers maîtres, mais un livre de poésie tomba entre les mains du jeune homme; l'écorce qui couvrait le poète éclata, il fit des vers et acquiert rapidement toutes les connaissances nécessaires à cet art. Je ne citerai point d'autres exemples, ils m'éloigneraient trop de notre petit Orphée, auquel il est bien temps de revenir. Il est né avec une oreille exquise et une organisation disposée à être fortement affectée par la musique; fils d'un père grand musicien, et frère cadet d'une sœur dont le jeu a partagé votre admiration, les premiers bruits qu'il a entendus ont été des sons musicaux; la corde sensible a été touchée chez lui dès son enfance, sur le champ elle a rendu des sons, et il doit avoir fait de la musique au moment où il en a entendu. Cet empire que l'âme exerce chez tout le monde sur les organes de la voix, sans les connaître, elle l'exerce, chez un musicien sur les doigts et l'on peut dire sur tout le corps; l'instrument est si bien adapté à ses besoins, qu'il en connaît bientôt tous les usages. Il a reçu en naissant une justesse et une délicatesse d'organe telles que le moindre faux ton le fait souffrir. C'est ainsi que l'oreille poétique est d'abord blessée par un mauvais vers, pendant que celui qui travaille les vers et qui n'a d'autre Apollon que les règles, perd la plus grande partie

de son temps à examiner s'il a manqué à la prosodie. La sensibilité et la justesse de l'oreille sont si grandes chez le jeune Mozart, que dès sons faux, aigres ou trop forts font couler ses larmes. Son imagination est aussi musicale que son oreille, elle a toujours présents une multitude de tons à la fois ; un seul son donné rappelle dans le même instant tous ceux qui peuvent former une suite mélodique et une symphonie complète. Chez les personnes qui ont quelque talent très supérieur, toutes les idées se présentent sous tous les rapports qu'elles peuvent avoir avec ce talent ; c'est ce qui était bien sensible chez notre jeune homme ; il était quelquefois porté involontairement, comme par une force secrète, à son clavecin, et en tirait des sons qui étaient l'expression vive de l'idée dont il venait d'être occupé. L'on pourrait dire que dans ces moments il est un instrument entre les mains de la musique, et se le représenter comme composé de cordes montées harmoniquement, et avec un tel art qu'on ne peut en toucher une sans que toutes les autres se mettent en mouvement ; il a joué toutes les images, le Poète les versifie, le Peintre les colore.

H. KLING.

(A suivre)



PREMIÈRE REPRÉSENTATION A L'OPÉRA DE

Messidor

Drame lyrique de E. Zola et Alfred Bruneau

N'ayant pas encore reçu la lettre de notre correspondant de Paris, nous donnons ci-dessous quelques appréciations de la presse française sur la nouvelle œuvre du distingué musicien qu'est M. Alfred Bruneau, et qui paraît avoir remporté, le soir de la première, un succès incontestable.

De M. Alfred Ernst, dans la *Paix* :

Dans cette partition, Alfred Bruneau a renoncé à certaines rudesses harmoniques qui choquaient quelquefois l'oreille dans ses premières œuvres. La trame musicale est continue, solidement nouée ; les idées mélodiques ont une forte signification et un relief véritables ; elles circulent, évoluent, se modifient, thèmes conducteurs d'expression très claire. D'un mot, il est visible que depuis *le Rêve*, en passant par *l'Attaque du Moulin*, le compositeur élargit sans relâche sa facture, enrichit sa langue musicale, se développe puissamment. Ce qui est regrettable, c'est que la tension d'esprit que nécessite, à la scène, l'audition du poème, porte tort à cette symphonie, empêche d'en suivre les motifs dans un orchestre dont la sonorité a paru dure parfois et un peu lourde. J'esti-

me qu'en plusieurs passages le compositeur a fait un réel tour de force en mettant en musique, avec une rare intelligence, des phrases littéraires aussi improches que possible à épouser un rythme heureux, à se développer sur une mélodie bien venue.

De M. Henry Bauër, dans l'*Echo de Paris* :

Tout de suite je veux rendre hommage à la haute probité artistique, à la sincérité, à la vaillance d'inspiration témoignées dans cet ouvrage nouveau par M. Alfred Bruneau. Sa musique s'est identifiée au poème et s'est confondue en lui ; pas un moment elle n'a cherché d'effet en dehors du texte ; elle marche, elle s'attarde, elle progresse, se ralentit et s'arrête avec lui. Cependant l'orchestre expose, développe, élargit et unit les thèmes caractéristiques du sujet et des personnages. Le tout est l'essai le plus fier et le plus complet du drame lyrique qui ait été tenté en France, tenté et achevé sans imitation malencontreuse, sans cette copie servile du procédé des sonorités de Wagner, trop accoutumée à nos jeunes compositeurs.

De M. Fiérens-Gévaërt, dans le *Journal des Débats* :

M. Bruneau a écrit une partition d'une grande allure, mais qui, croyons-nous, gagnerait également à être entendue dans un plus petit cadre. M. Bruneau ne suit pas aveuglément le système wagnérien ; certes, il emploie les thèmes conducteurs et s'en sert même habilement pour évoquer des personnages à l'orchestre. Mais, quand il y a quelque récit caractéristique à faire entendre, il réduit sagement son orchestre au rôle ordinaire d'accompagnement, et confie au chanteur les motifs mélodiques. La partition contient, dans ce style — l'ancien style — quelques morceaux de premier ordre.

De M. Foureaud, dans le *Gaulois* :

Je dois dire, et je dis avec plaisir, que son œuvre représente un effort de belle vaillance et qu'il sort grandi de cette soirée, où ne triomphe pas le principe du « drame musical à sujet contemporain ». Il y a plus d'invention que dans ses précédents ouvrages, plus de souplesse et de variété dans les harmonies, et une sincérité partout irrécusable.

Il me suffit de souligner la très honorable et très intellectuelle recherche du musicien. C'est justice de reconnaître qu'il a partout suivi et serré le texte d'autant près qu'il l'a pu ; qu'il a éclairé les situations de toute sa force et qu'il est infiniment plus près de la vérité du drame lyrique que son illustre, mais, dans l'espèce, un peu inconscient collaborateur.

Bien des scènes ont une incontestable fermeté. Il y a des accents qui pénètrent, dans les dialogues du premier acte, où le rôle de Véronique est particulièrement bien compris. La scène des semaines a un bel éclat lyrique. Le grand finale de l'œuvre, avec sa succession de thèmes qui s'échafaudent, ses chants liturgiques et son épanouissement chorale, est très poétiquement et typiquement conduit. Je pourrais citer d'autres pages ; mais à quoi bon ?

